

Anthropologie et Sociétés



André ITEANU et Éric SCHWIMMER. Parle, et je t'écouterai. Récits et traditions des Orokaïva de Papouasie-Nouvelle-Guinée (recueillis, traduits et présentés par). Paris, Gallimard, Coll. « L'aube des peuples », 1996, 260 p., cartes, illustr., bibliogr.

Pascale Bonnemère

Volume 21, Number 2-3, 1997

Comparaisons régionales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015506ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015506ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonnemère, P. (1997). Review of [André ITEANU et Éric SCHWIMMER. Parle, et je t'écouterai. Récits et traditions des Orokaïva de Papouasie-Nouvelle-Guinée (recueillis, traduits et présentés par). Paris, Gallimard, Coll. « L'aube des peuples », 1996, 260 p., cartes, illustr., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 21(2-3), 336–337. <https://doi.org/10.7202/015506ar>

André ITEANU et Éric SCHWIMMER, *Parle, et je t'écouterai. Récits et traditions des Orokaïva de Papouasie-Nouvelle-Guinée* (recueillis, traduits et présentés par). Paris, Gallimard, Coll. « L'aube des peuples », 1996, 260 p., cartes, illustr., bibliogr.

Depuis les années vingt, plusieurs ethnologues ont consacré ouvrages et articles spécialisés aux Orokaïva de Papouasie-Nouvelle-Guinée, mais c'est à ma connaissance la première fois que ceux-ci font l'objet d'une publication destinée à un plus vaste public, et l'on ne peut que saluer une telle initiative.

Le livre d'André Iteanu et Éric Schwimmer rassemble une quarantaine de récits que ces deux ethnologues, qui mènent depuis de nombreuses années des recherches au sein de cette importante population de l'est du pays, ont recueillis auprès d'hommes et de femmes orokaïva. Ces récits ont été collectés séparément par l'un et par l'autre, dans les différents villages où ils ont séjourné.

Outre les récits eux-mêmes, l'ouvrage comprend une cinquantaine de pages introductives destinées à présenter au lecteur les caractéristiques de la littérature orale orokaïva, et notamment l'existence de divers « genres » narratifs distingués dans la langue locale. Les *o ihi* « relatent les événements contribuant à la constitution du cosmos et de l'univers social » (p. 27) ; il ne faudrait pas croire pour autant que ces récits « peuvent être organisés en une succession linéaire » (p. 47) ou que le monde de l'origine se présente de la même façon dans tous ces récits. Comme l'explique Iteanu, la notion orokaïva de temporalité diffère de la nôtre en ce que « les points d'origine sont divers et convergent tous vers un présent unifié » (p. 47). Grâce à ces quelques éclaircissements, le lecteur peut comprendre que des récits apparemment contradictoires coexistent, y compris dans le répertoire d'une même personne.

Les histoires *sirimbari* relatent des faits réels¹ relatifs à l'installation des groupes qui composent la société sur les territoires qu'ils occupent aujourd'hui. Il peut s'agir de simples listes de noms de personnes et de lieux auxquels celles-ci sont associées ou bien de récits beaucoup plus détaillés, par exemple dans le cas où une revendication foncière est en jeu.

Dans ces deux genres de récits, les personnages qui en sont les héros « sont à l'origine de transformations qui affectent l'ensemble des relations qui régissent le cosmos et la société » (p. 51). Ce n'est pas le cas dans les autres types d'histoires que les Orokaïva racontent : les récits biographiques, les chants ou les discours publics.

Les récits rassemblés dans cet ouvrage appartiennent à ces diverses catégories — mais les auteurs ne précisent pas laquelle pour chacun d'entre eux — et abordent des thèmes que l'on retrouve, différemment ou similairement traités selon les cas, dans d'autres populations de Papouasie-Nouvelle-Guinée, comme la sexualité, la mort, les esprits, la guerre, la transformation d'êtres humains en animaux ou l'origine de certaines plantes. Plus rares sont les histoires mettant en scène des hommes blancs. Or, on en trouve deux dans cet ouvrage (récits 30 et 31), qui présentent des versions légèrement différentes d'une même histoire.

Ils mettent en scène Simpa (ou Sipa), une femme orokaïva qui vivait nue, ou simplement vêtue d'une feuille en guise de pagne, à la rencontre de laquelle vinrent trois hommes blancs. Ils lui donnèrent un morceau de tissu dont elle s'affubla et tous établirent

1. Notons néanmoins que « la réalité d'un *o ihi* n'est jamais contestée si elle est établie dans l'histoire même par des éléments d'authentification » (p. 48).

un nouveau village. Elle eut des enfants avec deux de ces hommes : ceux du premier naquirent avec la peau noire alors que les autres avaient la peau blanche. À la suite du vol, par le cadet de ces enfants, de taros amassés par les aînés en vue d'une fête, une violente bagarre survint qui aboutit à la scission des deux ensembles de frères. Après ce conflit, leur mère bouleversée se figea en rocher tandis que ses fils et leurs descendants s'établirent en différents endroits du territoire orokaïva.

Dans l'une des versions, le voleur de taros est le seul enfant à la peau blanche : pour le punir de son méfait, ses frères le jetèrent dans la rivière. Mais son destin fut extraordinaire puisque ayant réussi à remonter sur la berge, il inventa l'écriture. Peu de temps après, il rencontra une femme qui l'emmena dans son village et le garda auprès d'elle. Leurs enfants naquirent tous avec la peau blanche. Quant à ses frères à la peau noire, ils restèrent au village à vivre selon les règles traditionnelles.

Ces récits sont intéressants, car ils révèlent un système de représentations soulignant l'existence d'une incompatibilité foncière entre les Papous et les Blancs. Que la couleur de la peau des enfants nés de ces deux couples mixtes ne puisse être que noire ou blanche est en soi suffisamment éloquent. Le conflit qui advient entre eux, et qui s'envenime malgré leur lien de germanité, est sans doute un autre indicateur d'une impossible vie commune. Les routes de ces frères à l'apparence physique distincte divergent alors pour toujours, les uns s'engageant sur la voie occidentale de la modernité, les autres étant condamnés à vivre comme le faisaient leurs ancêtres.

Mais si le destin des Papous et des Blancs diverge, leur origine est commune puisque les uns et les autres sont issus d'une femme orokaïva et d'un homme blanc. Les trois premiers Blancs sont certes arrivés de l'extérieur, mais finalement, celui qui a inventé l'écriture a, comme ses frères à la peau noire, une mère orokaïva. Par cette ascendance, les Orokaïva affirment leur rôle dans cette invention, tout en n'étant finalement pas ceux qui en font usage aujourd'hui.

Ce simple exemple suffit à montrer au lecteur non averti à quel point la littérature orale permet d'accéder aux principes fondamentaux d'une culture. En outre, les nombreuses notes explicatives rassemblées à la fin de l'ouvrage offrent la possibilité de se familiariser avec les règles sociales et les pratiques rituelles des Orokaïva et ainsi à mieux entrer dans l'univers de ces récits, qu'ils soient mythiques ou qu'ils fassent référence à des événements réels. Sans être un livre d'ethnologie à proprement parler, cet ouvrage nous apprend donc beaucoup sur le mode de pensée et de vie des Orokaïva, et l'on ne peut que se réjouir que ces deux auteurs en aient permis l'accès au-delà du cercle habituel des spécialistes.

Pascale Bonnemère
Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie
Centre de la Vieille Charité
2, rue de la Charité
13002 Marseille
France
